

## LITTÉRATURE

### BAS LES MASQUES : «NOTRE ONCLE» D'ARNON GRUNBERG

*Notre oncle* est un roman qui raconte une guerre civile où les deux parties, l'armée de l'État et le maquis révolutionnaire, se conduisent comme des barbares. Arnon Grunberg (° 1971), un des auteurs néerlandais les plus en vue des dernières décennies<sup>1</sup>, situe cette guerre dans un pays fictif de la cordillère des Andes. Un des trois personnages principaux, Anthony, un major de l'armée, est d'une loyauté inconditionnelle vis-à-vis de l'État, qu'il considère comme un membre de la famille, un peu comme un oncle. Il s'acquitte de toutes ses tâches de manière consciencieuse et responsable vis-à-vis de ses hommes. Dans son ménage, c'est aussi la guerre car sa stérilité empêche d'exaucer le désir de sa femme Paloma d'avoir des enfants. Lorsque de prétendus opposants à l'État, les parents de Lina, sont abattus par erreur lors d'une arrestation sous les ordres d'Anthony, il décide d'emmener avec lui leur fille, acte qui lui fait transgresser la loi. Il confie la petite Lina à sa femme, pour lui donner une fille. Or, sa femme est loin d'être satisfaite: elle lui reproche vertement sa façon de parler «d'une décision humaine». «Ton échec dans tous les domaines, c'est ça qui te rend humain?»

Par la suite, Lina s'enfuit de la maison du major et erre dans les bidonvilles. Elle est emmenée par un membre du maquis vers un village minier dans les montagnes, considéré par le peuple comme zone libre. Elle y travaille dans la mine d'or où des hommes abusent régulièrement d'elle. Après l'échec d'une opération de l'armée, où de nombreux véhicules de son convoi sont détruits par des bombes d'acotement, le major est fait prisonnier par les rebelles, avant d'être jugé par un tribunal populaire. Il échappe à l'exécution, mais est abandonné vivant dans un ravin pour y périr. Le troisième protagoniste est le leader des rebelles, le fils d'émigrants allemands qui,



Arnon Grunberg, photo Kl. Koppe.

après avoir fait ses débuts comme poète, découvre le pouvoir électrisant de ses paroles lors des grèves d'étudiants. Il rejoint les révolutionnaires, qui s'adressent à lui sous le nom de *Dirigent*. Après une visite du village minier, il ramène Lina dans la ville provinciale où elle a habité. Au moment du départ, Lina se dit qu'une fois encore elle est emmenée, que les gens n'arrêtent pas de l'emmener, à commencer par le major. Arrivée en ville, elle habite dans la clandestinité, enceinte de l'enfant du *Dirigent*, car pour lui toute révolution est aussi une révolution sexuelle. Après avoir accouché d'un fils, appelé Karl (d'après le communiste trotskiste russe Karl Radek), elle séjourne dans une maison dans la province avec d'autres femmes qui préparent des attentats. Lors d'une irruption de l'armée, elles arrivent à se cacher dans un espace dégagé au-dessous de la salle de séjour, mais comme le petit Karl se met à pleurer, elle tient sa main devant sa petite bouche, jusqu'à ce que celui-ci suffoque.

Comme dans ses autres romans et essais, dans *Notre oncle*, Grunberg fait tomber les masques de l'homme. Impitoyable, il met à nu la vérité sur

l'homme: cruel, celui-ci fait de tuer son métier et du mépris de ses congénères la règle, chez l'homme le summum de l'amour culmine dans la haine. En dénuant ses personnages d'humanité, Grunberg marque clairement qu'il a perdu toute foi en l'homme. «Notre oncle» est un concept multiple dans ce roman complexe. Pour le major, l'État est un bon oncle, mais il apprend que tous les oncles ne sont pas de bons éducateurs. Lorsque, au début de sa carrière, il est basé avec un autre soldat à un poste de contrôle isolé dans les montagnes, il explique que les habitants des montagnes voient dans l'âne blanc une espèce de dieu qu'ils appellent «oncle». «L'oncle était la montagne et le haut plateau, et il se nourrissait de sang humain.» Lina trouve que le major est lui aussi un oncle, mais elle doit l'appeler «papa» ou, au minimum, «cher monsieur.»

Dans la mine d'or, il y a un pantin habillé, un autre «notre oncle». Des offrandes sont censées le disposer favorablement: du cognac, des cigarettes, des feuilles de coca. Mais parfois, lorsqu'il se sent seul, notre oncle veut un humain. Le dernier à se considérer comme un oncle dans ce roman est le *Dirigent*. Il prétend être l'oncle du peuple détruit, auquel il veut rendre son pays, sa langue et sa dignité par le biais de la révolution.

Dès 2006, Grunberg a accompagné les militaires hollandais dans la province afghane d'Uruzgan en tant que journaliste «embarqué». Pour *Notre oncle*, il s'est inspiré des histoires des soldats pour rendre plus réaliste son récit fictif à la manière d'un documentaire. Rien d'étonnant à ce qu'il ait délégué le 11 mai 2009 un ami militaire à la remise du prix littéraire Libris pour lequel avait été nommé *Onze oom*, la version originale en néerlandais. Les journaux néerlandais *Trouw* et *NRC-Handelsblad* avaient déjà désigné *Onze oom* comme le meilleur roman de 2008.

**JORIS GERITS**

(TR. N. CALLENS)

ARNON GRUNBERG, *Notre oncle* (titre original : *Onze oom*), éditions Héloïse d'Ormesson / Actes Sud, Paris / Arles, 2011, 667 p. (ISBN 978 2 35087 164 6).

1 Voir *Septentrion*, XXXV, n° 4, 2006, pp. 3-11.